

Manuel CASTELLS, *Communication et pouvoir*

Trad. de l'anglais par M. Rigaud-Drayton, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. 54, 2013 [2009], 668 pages

Alain van Cuyck

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9887>

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 364-367

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Alain van Cuyck, « Manuel CASTELLS, *Communication et pouvoir* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9887>

---

soi. Le thème du quotidien est aussi celui qu'aborde Célia Sauvage (pp. 210-220) mais cette fois dans les films et sous l'angle de la manière dont celui-ci est géré par des superhéros qui doivent aussi appréhender des contingences ordinaires. L'auteure montre que, dans les films récents, une grande partie des enjeux reposent sur la négociation fragile entre une vie aventureuse et des intrigues amoureuses, familiales ou professionnelles qui restent marquées par des interrogations plus classiques que viennent souligner les péripéties. Enfin, le dernier texte de cette partie est le seul qui questionne véritablement ce qu'un changement de support fait au superhéros puisqu'il s'agit d'une analyse de la comédie musicale de Broadway consacrée à Spider-Man (pp. 222-234). Malheureusement, l'essai de Luc Vaillancourt s'avère décevant puisqu'il tend à être avant tout une critique du spectacle concluant à l'impossibilité de réussir à transposer la forme du récit de superhéros en comédie musicale. On voit mal alors comment la possible mauvaise qualité de celle-ci en particulier peut justifier une conclusion aussi générale.

Pour conclure, ce livre rencontre les écueils de tout ouvrage collectif, une certaine hétérogénéité du contenu et une difficulté en particulier à lier une définition englobante du mythe aux diverses manières d'aborder le genre étudié. On peut toutefois saluer l'éclectisme des formes étudiées et une volonté de ne pas se limiter à des thématiques déjà très travaillées. Il faut quand même souligner que, pour analyser la portée mythique et le succès incontestable du genre, il aurait pu être pertinent d'adjoindre quelques éléments sur le rapport du public aux superhéros. Si les fans sont mentionnés à quelques reprises, c'est toujours en partant de l'objet que sont faites toutes les interprétations du contenu. Se baser sur ce qui est fait par la population avec cette culture populaire et ce qu'elle lui apporte en termes identitaires, collectifs ou d'engagement fictionnel aurait véritablement conclu le tour d'horizon dont on ne peut toutefois pas remettre en cause la qualité globale.

**David Peyron**

*Tactic, université Paris Ouest Nanterre La Défense  
Kitsunegari13@gmail.com*

**Manuel CASTELLS, *Communication et pouvoir*.**

Trad. de l'anglais par M. Rigaud-Drayton, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. 54, 2013 [2009], 668 pages

Ce livre de Manuel Castells complète et approfondit sa trilogie consacrée à *l'Ère de l'information* (vol. 1, *La Société en réseau*, trad. de l'anglais par P. Delamare, Paris, Fayard, 1998 [1989] ; vol. 2, *Le Pouvoir de l'identité*,

trad. de l'anglais par P. Chemla, Paris, Fayard, 1999 [1997] ; vol. 3, *La Fin du millénaire*, trad. de l'anglais par J.-P. Bardos, Paris, Fayard, 1998 [1999]). L'objectif principal de cet ouvrage est d'analyser d'un point de vue sociologique les liens entre communication et pouvoir, au moyen d'une analyse des principaux réseaux économiques, médiatiques et politiques. L'auteur s'appuie sur de nombreuses études de cas et une diversité foisonnante de comptes rendus d'études et d'ouvrages. La bibliographie proposée en fin d'ouvrage recense plus de 900 références reflétant la dimension large et mondiale couverte par l'auteur dans ses réflexions et propositions.

D'abord professeur de sociologie et d'urbanisme, Manuel Castells s'est ensuite plus particulièrement intéressé à la société de l'information et aux transformations induites par le développement des réseaux de communication dont il est devenu une référence scientifique mondiale incontournable. Ses travaux ont été récompensés en 2012 par le prix Holberg décerné par le parlement de Norvège et généralement considéré comme l'équivalent du prix Nobel pour les sciences humaines et sociales.

La longue préface d'Alain Touraine (pp. 17-26) est particulièrement élogieuse : « Un des livres les plus importants des sciences sociales contemporaines, un livre qui nous est indispensable à tous pour nous orienter dans le monde changeant et confus que nous vivons » (p. 17). Elle rappelle aussi qu'« une théorie du pouvoir dans l'ère de la communication utilise les mêmes instruments fondamentaux d'analyse que celle du pouvoir dans les sociétés industrielles, en premier lieu l'asymétrie entre les acteurs » (p. 21). Et c'est bien sur cette thématique centrale du pouvoir que s'ouvre l'ouvrage.

Dans son introduction, Manuel Castells évoque son passé d'étudiant militant en Espagne et retient de cette époque l'asymétrie en termes de moyens de communication entre étudiants et gouvernement au sein d'un combat inégal : « Le pouvoir repose sur le contrôle de la communication, et le contre-pouvoir sur sa capacité à déjouer ce contrôle [...]. Le pouvoir de la communication est au cœur même de la structure de la société et de sa dynamique » (p. 29). L'auteur insiste sur les trois facteurs clés de la communication dans la construction des rapports de pouvoirs : les déterminants structureaux du pouvoir social et politique dans la société en réseaux, ceux des processus de la communication de masse, le traitement cognitif des signaux que le système de communication présente au cerveau humain, analysé dans son rapport avec des pratiques sociales d'intérêt

politique. Ces trois dimensions constituent la trame des trois premiers chapitres, « Le pouvoir dans la société en réseaux » (pp. 39-90), « La communication à l'ère numérique » (pp. 91-188) et « Les réseaux du cerveau et du pouvoir » (pp. 189-254). Le quatrième (pp. 255-382) traite de la programmation des réseaux de la communication et montre comment la politique des médias est corrélée à celle du scandale et finit par provoquer une réelle crise de confiance au sein des systèmes démocratiques.

Dans le dernier chapitre, « Reprogrammer les réseaux de communication : les mouvements sociaux, la politique contestataire et le nouvel espace public » (pp. 383-524), Manuel Castells tente d'ouvrir quelques horizons d'espoirs. Face aux appareils économiques politiques et médiatiques dominants, l'auteur évoque des processus émergents parfois situés à contre-courant et qui finissent par inverser les processus idéologiques. On retrouve là l'ancien militant et une certaine dose d'utopie pour construire un monde où tout espoir de liberté et de changement serait encore possible. Les processus de domination et de pouvoir restant eux-mêmes en évolution. Enfin, la longue conclusion (pp. 525-543) offre la synthèse de toutes ses analyses pour proposer une « théorie du pouvoir de la communication », résultant de « la confirmation empirique d'un certain nombre d'hypothèses du pouvoir dans la société en réseaux » qui caractérise bien l'approche scientifique de Manuel Castells.

Dans le premier chapitre (pp. 39-90), l'auteur considère que le pouvoir « est le processus le plus fondamental de la société, celle-ci se définissant autour de valeurs et d'institutions [...] ». Les rapports de pouvoir sont encadrés par la domination qui soutient les institutions sociales » (p. 39). Se référant à Max Weber et Jürgen Habermas, Manuel Castells mentionne bien sûr l'État comme instrument de domination mais également les processus du social parfois antagonistes et conflictuels : « Les sociétés n'étant pas des communautés partageant les mêmes valeurs et les mêmes intérêts » peuvent être des « structures sociales contradictoires mises en œuvre par les conflits qui opposent des acteurs divers ainsi que par leur négociation » (p. 43). Très rapidement, l'auteur confronte l'État à la mondialisation, sorte de « cosmopolitisme méthodologique », et montre que ce processus oblige à repenser les théories classiques du pouvoir dans lesquelles le rôle des États était prédominant. Il prône alors une redéfinition des logiques de pouvoir au sein de marchés restructurant les espaces et logiques d'échanges hors des frontières nationales. Aussi invoque-t-il les réseaux et la société

en réseaux qui « ne connaissent pas de frontières fixes, mais qui constituent une vaste trame d'ensemble des sociétés et dont l'État ne devient plus qu'un nœud ». Selon l'auteur, ce changement historique doit conduire à proposer un nouveau schéma conceptuel permettant de « penser une nouvelle forme de société, la société en réseaux, que constituent les configurations particulières des réseaux mondiaux, nationaux et locaux dans un espace multidimensionnel d'interaction sociale » (p. 49). Ainsi la société en réseaux serait-elle une « structure multidimensionnelle dans laquelle des réseaux de diverses sortes ont différentes créations de valeurs » (p. 59), la valeur variant selon les spécificités des réseaux et de leurs programmes.

Cette nouvelle organisation de la société conduit à de nouvelles divisions sociales du travail ayant des conséquences sur la valeur au travail (travail générique – exécutif et autoprogrammé savoir), mais aussi sur la flexibilité des temps de travail. Il s'agit d'une nouvelle forme d'économie capitaliste, fondée sur l'innovation, les savoirs et savoir-faire mais aussi sur la mise en réseaux informatique des systèmes financiers mondiaux, au gré des turbulences de l'information et de l'innovation. Cela aboutit également à des processus d'exploitation et d'exclusion, le pire danger étant pour l'auteur « de devenir invisible aux yeux des programmes des réseaux mondiaux de la production, de la distribution et de l'évaluation de la valeur » (p. 66). L'auteur aborde ensuite les différents types de réseaux s'imbriquant les uns dans les autres : la culture, l'état, l'économique, le politique, tous centrés sur leur capacité à structurer et maintenir des réseaux en place. Les sources du pouvoir se construisent autour de l'articulation du mondial (processus local et global) et autour des réseaux et de leur contrôle. Dès lors, Manuel Castells révèle l'hypothèse centrale du livre : l'influence des pouvoirs (économiques, politiques, sociaux, environnementaux) est liée de façon intrinsèque à leurs capacités à se constituer en réseaux, les différents espaces (politiques, économiques, sociaux) se recomposant au gré de la constitution de ces réseaux. Ce phénomène est accentué par le passage aux nouvelles technologies amorçant le passage d'une communication de masse à une auto-communication de masse qui constitue l'essentiel du deuxième chapitre où l'auteur développe l'ensemble des mutations médiatiques allant de la télévision et de la radio à l'émergence de l'internet et, corrélativement, à l'explosion et au déferlement de jeux, d'actualités, de musiques, de vidéo et de messageries. L'auteur mentionne des exemples nombreux, analysant les rapports économiques et financiers de la sphère médiatique et note la constitution d'un réseau mondial des réseaux de médias, chiffres et exemples à l'appui.

Le troisième chapitre (pp. 189-254) est l'un des plus intéressants. Dans ses précédents ouvrages, Manuel Castells avait déjà bien développé ses thèses concernant la société en réseaux et les mutations médiatiques. Mais là, l'auteur s'attache à mieux comprendre les effets qu'ont les médias sur nos connaissances et se centre sur les dimensions sociocognitives que les médias ont sur nous tant d'un point de vue culturel que politique. Comment s'exerce l'influence politique ? Pourquoi, malgré certains faits établis qui sembleraient rationnel, les opinions n'évoluent pas ? Comment émotions et cognitions opèrent-elles des effets de cadrage sur nos opinions et quels sont les effets des médias sur les élections ? Dans sa dimension empirique et pragmatique, Manuel Castells donne un certain nombre d'exemples et s'appuie sur les théories de nombreux auteurs actuels pour montrer que la dimension affective et émotionnelle (et subjective) aurait nettement tendance à l'emporter sur la pure dimension rationnelle et objective des faits et de la réalité. Ainsi, en analysant notamment l'opinion publique aux États-Unis, l'auteur démontre-t-il comment une sorte d'inertie de perception s'est réalisée et cristallisée sur la politique du président George W. Bush, alors même que des éléments factuels et contradictoires pouvaient remettre en cause sa légitimité. S'appuyant sur de nombreux auteurs, Manuel Castells souligne l'importance croissante de la de l'influence des émotions sur les prises de décisions. Toute information est toujours liée à un construit émotionnel et joue le rôle d'un cadrage perceptif. Cette partie est incontestablement d'un grand intérêt pour montrer comment, derrière l'apparente neutralité de l'information, se profile la très grande subjectivité (et parfois inertie) de nos imaginaires et comment opèrent des effets de cadrage. L'auteur s'intéresse également, à travers de nombreux cas étudiés dans le monde entier, aux stratégies électorales, au financement des campagnes politiques et à la croissance de l'impact médiatique sur les résultats.

Le quatrième chapitre (pp. 255-382) s'attaque aux dérives du système politico-médiatique en montrant les conséquences néfastes que peuvent avoir en permanence les politiques de crise et de scandale sur la démocratie avec tous les effets de crise de confiance généralisées face aux politiques et aux médias. L'auteur montre comment les pouvoirs étatiques étendent leur contrôle sur la sphère médiatique en abordant successivement la situation dans de nombreux pays. Il démontre également la grande vulnérabilité des politiciens face aux scandales et développe les stratégies de propagande des États (avec, comme

toujours, des études de cas extrêmement renseignées autour de la situation des États-Unis, de la Russie, de la Chine), conduisant à une crise de confiance généralisée, une « démocratie en crise » selon les propos de l'auteur.

Aussi le cinquième chapitre (pp. 383-524) s'ouvre-t-il sur des alternatives possibles, ouvrant des possibilités de changement, voire de renversement : « C'est l'ensemble de ces changements, avec leurs contradictions, leurs convergences et leurs divergences, qui tissent le tissu de la transformation sociale » (p. 384). Manuel Castells insiste notamment sur les capacités qu'ont les réseaux de communication modernes à être « multimodaux, diversifiés et omniprésents ». L'essor de l'auto-communication de masse permet aux mouvements sociaux de pénétrer l'espace public pour transmettre leurs images et leurs messages (p. 386). Là encore, Manuel Castells prend appui sur l'analyse de nombreux faits politiques et sociaux. Il construit son analyse sur l'exemple de l'attentat d'Al Quaida en Espagne qui provoqua la chute du gouvernement espagnol en 2008, sur celui de la stratégie de Barack Obama s'appuyant sur les réseaux sociaux pour gagner les élections de 2008, ou encore sur l'évolution de la conscience mondiale face à la question du réchauffement climatique sur une vingtaine d'années. Ce dernier chapitre montre comment les mobilisations opèrent sur les changements de mentalités et de représentations, grâce aux activismes numériques, contrebalançant ainsi les effets de domination des pouvoirs en place. On sent que tout le livre et la pensée de l'auteur sont sous-tendus par cette dialectique autour des conservatismes et des changements, traversant les processus du social et de la démocratie, montrant ainsi que d'autres alternatives restent et doivent rester possibles. Ainsi Manuel Castells rejoint-il les préoccupations morales qui étaient les siennes quand il était jeune militant. Face à la crise de confiance de la démocratie, ce chapitre montre qu'il existe aussi des voies possibles d'évolution même si rien ne semble jamais définitivement gagné.

Si le livre couvre les principaux événements (analysés en profondeur) jusqu'en 2008, il est vrai que depuis sa parution en France, en 2013, beaucoup d'événements importants ont secoué les opinions publiques et radicalisé les positions (les printemps arabes, les crises syrienne et ukrainienne...). Il n'en reste pas moins que les analyses proposées restent d'une haute portée didactique tant en ce qui concerne les pouvoirs politico-économico-médiatiques que pour ce qui a trait aux effets alternatifs de mouvements citoyens à

travers le monde. En fin observateur des pratiques sociales et politiques contemporaines, Manuel Castells fait donc œuvre utile en revisitant la question centrale des phénomènes de pouvoir à l'aune de la société des réseaux et de la communication. En guise de conclusion, laissons le dernier mot à l'auteur : « Quoique la contribution à la recherche que je propose dans ce livre soit sans doute dépassée, j'espère néanmoins que le temps que j'ai passé à me frayer un passage à travers les pratiques sociales en réseau qui tissent le tissu de la société de notre époque n'aura pas été peine perdue » (p. 542). Assurément, par la finesse de ses analyses et observations, ce livre atteste bien du fait que la réalité complexe tissée au sein de sociétés est centrée sur des processus de communication, organisés en réseaux et en pratiques sociales et structurant *in fine* les questions de sens. L'éclairage et la profondeur de ses analyses permettent de mieux appréhender la complexité structurelle et communicationnelle du monde contemporain, les enjeux et les processus qui s'y tissent, tout en en appelant à une prise de conscience quasiment politique et éthique.

Alain van Cuyck

Élico, université Jean Moulin – Lyon 3, F-69355  
alain.van-cuyck@univ-lyon3.fr

**Gabrielle CHAMARA, Pierre-Jean DUFIEF, dirs, *Le Réalisme et ses paradoxes (1850-1900). Mélanges offerts à Jean-Louis Cabanès.***

Paris, Classiques Garnier, coll. Rencontres, 2014, 510 pages

Bel et riche hommage aux multiples contributions de Jean-Louis Cabanès aux études dix-neuviémistes, ce volume, outre la présentation de Gabrielle Chamara et Pierre-Jean Dufief (pp. 15-24), la liste des publications de Jean-Louis Cabanès et l'utile index, comprend quatre parties. Centrée sur l'histoire du réalisme, la première s'ouvre par une analyse de Bernard Vuilloux (pp. 27-39) qui déconstruit les étiquettes convenues prétendant résumer l'identité culturelle d'une époque : rococo, romantisme, réalisme, naturalisme ou baroque, ce dernier terme étant étudié en détail. Gabrielle Chamara (pp. 41-53) montre comment un mot comme *réalisme* donne lieu entre 1848 et 1855 à des fluctuations de sens qui le tirent vers le « bas » et le matérialisme, et analyse *Nuits d'octobre* de Gérard Nerval dont le premier chapitre est intitulé « Le Réalisme ». Antonia Fonyi (pp. 55-63) distingue les deux « côtés » (savant, fictionnel) de Prosper Mérimée, ses héros étant tiraillés entre, d'une part, la fiction de la sauvagerie où Mérimée magnifie le principe de plaisir, l'énergie, la puissance, la jouissance

immédiate et, d'autre part, la civilisation où le principe de réalité triomphe. Pierre Laforgue (pp. 65-85) montre comment Victor Hugo invente dans *Les Misérables* un spiritualisme matérialiste d'inspiration lucrétienne. Laure Helms (pp. 87-99) fait saillir des différences entre Gustave Flaubert et la part de Guy de Maupassant qui se « déflaubertise ». S'interrogeant sur la présence de sources de Joris-Karl Huysmans chez Champfleury, Jean-Marie Seillan (101-109) émet l'hypothèse d'une influence d'*Histoire du lieutenant Valentin* sur *Sac au dos* et du *Cabaret de ma tante Péronne* sur *À vau l'eau*. Dominique Pety (pp. 111-121) s'intéresse aux configurations de l'intérieur bourgeois, espace intime et protecteur, notamment dans « Intérieur » de Paul Verlaine, « Frisson d'hiver » de Stéphane Mallarmé, *Le Docteur Pascal*, et « Celle des reliques » d'Émile Verhaeren. Béatrice Laville (pp. 123-133) relit *Bas les cœurs*, roman de Georges Darien paru en 1889 et réédité par Jean-Jacques Pauvert en 1956, et où sous les yeux d'un enfant la petite bourgeoisie se révèle dans sa cruauté et son égoïsme de classe. Enfin, Vincent Laisney (pp. 135-144) analyse les rapports entre révoltes d'ouvriers et création littéraire, insistant sur le fait que le dégoût du peuple est très répandu chez les artistes du siècle qui fraient souvent avec leurs confrères au sein de cénacles qui n'ont pas grand-chose de révolutionnaire.

La deuxième partie porte notamment sur les pratiques artistiques des « bohèmes » et s'inscrit dans le droit fil du colloque sur la fantaisie post-romantique organisé par Jean-Louis Cabanès et Jean Pierre Saïdah. Analysant le récit que Joris-Karl Huysmans fait dans les *Croquis parisiens* d'une soirée aux Folies Bergère en 1879, Gilles Bonnet (pp. 147-155) montre les multiples facettes et dérèglements de la pantomime moderne, entre le Pierrot de Debureau et les clowns anglais. Michela Lo Feudo, étudiant les *Stances sur Debureau* de Champfleury, souligne le caractère hiéroglyphique de la pantomime (pp. 157-169). Sandrine Berthelot (pp. 171-185) réévalue *L'Assassinat du Pont-Rouge* de Charles Barbara : loin d'être une référence peu importante dans l'histoire du roman policier français, voire un roman raté, ce serait en fait un miroir du Paris baudelairien, un roman à clé qui renseigne sur l'histoire littéraire, et surtout un livre où mauvaise conscience et remords ont un rôle nouveau. C'est sous les signes conjugués d'une inspiration fantastique dérivée d'Ernst T. A. Hoffmann, Heinrich Heine, ou Edgar A. Poe, de l'ironie romantique, de la fantaisie décadente, du folklore et du refus des règles qu'Anne-Simone Dufief (pp. 187-195) place ces contes d'Alphonse Daudet et leur bestiaire enchanté : « Les Étoiles », « La Mule du Pape », « Le Curé de Cucugnan », « Les Trois messes basses ». Cette